

## EN GUISE DE POSTFACE : PERSPECTIVES D'AVENIR

par Henry MOTTU  
*professeur de théologie  
pratique à la Faculté  
autonome de  
Théologie Protestante  
de l'Université  
de Genève*

Depuis quelques années, le décanat de la Faculté de théologie de Genève a organisé diverses consultations avec des représentants de la mouvance évangélique. Par la suite, un séminaire de théologie pratique a été consacré à « l'œcuménisme intraprotestant » au semestre d'été 1994. Les cours, donnés en novembre et décembre de la même année et que l'on vient de lire dans cette Revue, s'inscrivent dans ce cadre et sont à considérer (c'est en tous les cas ma conviction) comme une première étape sur le long chemin d'échanges à multiplier en vue du recouvrement de l'unité du protestantisme.

Plutôt que de revenir ici sur tel point particulier soulevé par la relecture de ces leçons, on me permettra d'esquisser globalement quelques perspectives d'avenir dans un but pratique et pastoral. Ne vaut-il pas mieux, en effet, plutôt que de regarder en arrière, tenter de voir en avant ? Mes réflexions tourneront autour de trois points, liés à ces conférences : le problème ecclésiologique, le statut de l'émotionnalité et de l'expérience, l'autorité des Ecritures.

### 1. Le problème ecclésiologique

Relisant tout d'abord mes notes sur les exposés de J. Blandenier et de F. de Coninck, je me pose la question : que pouvons-nous espérer, à partir de là, en termes d'unité de l'Eglise ?

Faisons trois remarques à ce sujet. D'abord, je retiendrai ce fait, que je considère comme acquis, que nous avons affaire avec les courants évangéliques comme d'un courant ou d'une aile *historique*, dite « radicale », du protestantisme. On ne peut plus opposer les Eglises dites « historiques » à une multiplicité de dissidences, mais il faut parler du dialogue entre Eglises réelles,

dont les racines remontent, bien avant le XIX<sup>e</sup> siècle, à la Réforme elle-même. Je pense ici en particulier aux Baptistes zurichoïses, aux Mennonites, etc. Toutes ces tentatives de réforme, quelles soient classiques ou dissidentes, à l'intérieur de la Réforme ont pour origine *un même lieu*, à savoir la redécouverte de la Parole vivante des Écritures, seule autorité sur l'Église et sur le monde. Il faut néanmoins prendre en compte des compréhensions plurielles du *sola fide*\* et du *sola Scriptura*\* (cf. l'exposé de N. Blough) et admettre l'existence de communautés ou d'Églises, non certes séparées, mais distinctes par l'histoire et par les convictions et accents théologiques. Or on peut et on doit souffrir de ces « déchirures », même si, selon la suggestion heureuse de J. Blandenier, celles-ci ne sont pas des divisions. Et pourtant ! A mon avis, nous autres de notre côté avons *un devoir de réparation* à la lettre « historique », dans la mesure où la première chose que nous devons faire est de reconnaître pleinement aux dissidents, si mal traités théologiquement et souvent persécutés dans les siècles passés, le statut qui leur revient, à savoir le statut d'Église. On le voit bien dans l'exposé sociologique (de Coninck), qui défend l'idée d'un « type de secte élargi ». De toute façon, quel que soit le nom qu'on donne ou qu'on se donne, « Assemblée », « Alliance », « Action biblique », « Église libre », « Frères » (et Sœurs sans doute...), il s'agit là de personnes qui se groupent pour écouter la Parole, prier, célébrer le baptême et la Cène, évangéliser, donc d'Églises qui se veulent telles et doivent être considérées comme telles.

Mais ces évidences, deuxième remarque, n'entraînent-elles pas de *nouvelles* responsabilités que les évangéliques, de leur côté comme du nôtre, devront maintenant et à l'avenir mieux assumer ? Devoir de réparation pour nous, *devoir d'unité* pour eux. Car n'y a-t-il pas, inhérent au protestantisme historique et à toutes ses branches, familles, églises, communautés, un déficit chronique d'unité ? Les schismes continuels, depuis les débuts, ne manifestent-ils pas cette maladie, presque narcissique, de fonder et de refonder sans cesse le christianisme sur *une* idée, sur *une* conviction, voire sur *une* personne ? Il y a là, avouons-le, le témoignage affligeant d'une impuissance à s'unir, comme si l'éparpillement des efforts, des personnes et des communautés révélait en creux le malheur fondamental du protestantisme et qui est un déficit chronique de *communio ecclésiastique* confessée et réelle. « Je crois la sainte Église universelle, la communion des saints. » On se demande vraiment, douloureusement, comment les protestants ont mis en pratique cet article du credo. Si la conversion de l'individu est certes chose capitale, qu'en est-il, dans la spiritualité et l'action des protestants, quelle que soit leur appartenance, de la conversion de leur propre

Eglise ou communauté comme corps social ? « L'éthique de la fraternité », qu'évoque F. de Coninck, ne devrait-elle pas être maintenant élargie, mise à l'épreuve et concrétisée en une éthique de la fraternité inter-ecclésiale ? Car chaque Eglise ou communauté locale n'est ecclésiale que *par son lien* avec les autres. Il faut en finir avec cette peur, congénitale aux protestants, de ne plus exister si l'on n'est pas tout. La tâche d'avenir est donc de repenser en protestantisme ce qu'est et ce qui fait l'Eglise, autrement dit la solidarité de chacun avec chacun, la communion des membres avec le corps tout entier. Voyez 1 Co 1,2 : toute Eglise est d'abord l'Assemblée *de Dieu*, qui est ici ou là, et qui invoque le Seigneur Jésus-Christ *avec toutes les autres*, leur Seigneur et le nôtre.

Troisième remarque. Il est important de relever aujourd'hui non seulement la multiplication de relations interpersonnelles directes entre nous, mais également le fait, qui est peut-être une promesse d'avenir, d'identités croisées chez beaucoup. J'entends désigner par là le phénomène moderne bien connu moins de christianisme à la carte et de « bricolage religieux » que de la réalité d'une identité chrétienne devenue *fluide*. S'il y a beaucoup de ponts entre communautés et sensibilités théologiques actuellement, ne serait-ce pas que ces ponts existent en chacun de nous ? Or tout n'irait-il pas mieux en avouant nos identités partagées, parfois ambiguës, quand toute une part de nous-mêmes reconnaît explicitement ce que nous confessons secrètement, à savoir... que l'autre n'a peut-être pas complètement tort ? Sur la question baptismale, par exemple, qui ne s'éprouve pas comme étant théologiquement et pastoralement « partagé » ? Echangeons donc *nos perplexités aussi* ainsi que nos difficultés pastorales au cœur de l'authenticité de chacun dans un dialogue d'où pourra peut-être, espérons-le, naître un peu de lumière.

## 2. Le statut de l'expérience personnelle

Cela m'amène à la question de l'expérience personnelle et spirituelle, que B. Bolay a eu le mérite d'examiner avec lucidité, y compris dans ses dérives possibles.

En pensant ici aussi au futur et au chemin qu'il nous faut parcourir ensemble à partir de là, je m'interroge sur l'avenir de la piété protestante, évangélique en particulier. Derrière cette question de l'expérience, il y a (et nous en sommes tombés d'accord dans la conversation) le plus vaste problème de l'anthropologie. N'est-ce pas à ce niveau, qui devra donc être travaillé plus avant, que s'opèrent les clivages (dans la question

du baptême, par exemple) ? B. Bolay, me semble-t-il, conçoit l'expérience en termes trop ponctuels, hors histoire et institution, comme si celle-ci était une réalité unique et *initiale*, sans médiation aucune. En fait, la conversion n'est-elle pas d'abord *suitance*, mise à l'épreuve d'un appel qui nous précède ? Ce danger (bien protestant) d'autoposition du sujet dans l'expérience me frappe et je souhaiterais que les évangéliques nous parlent aussi du monde, de l'extériorité, du cosmos. La mystique de Teilhard de Chardin avec sa vision d'un « Monde divin », même si certains de ses aspects restent critiquables, ne devrait pas être oubliée. Le dernier des Psaumes bibliques ne se termine-t-il pas par : « Que *tout ce qui respire* loue le Seigneur ! » (Ps 150,5). Il y a là un décentrement, un universalisme, une louange cosmique qui devrait et devra jouer un plus grand rôle dans notre piété protestante.

En outre, je me demande si mettre la conversion du côté de la seule *conviction* est suffisant, et s'il ne faut pas la joindre avec la *responsabilité* ? F. de Coninck faisait lui-même référence à la distinction célèbre de Max Weber. Eglise de convaincus, d'accord, mais qu'en est-il de leur responsabilité de « croyants » précisément ? Il y a aussi dans la tradition protestante un accent porté sur la conversion au Christ pour le monde, sur la prise de responsabilité sociale et politique, sur l'engagement dans la laïcité. C'est une grande chose, une affaire spirituelle aussi, qui a fait du protestantisme ce qu'il essaye d'être, un service pour les autres. Je pense à D. Bonhoeffer, à André Philip, à J. Ellul et à bien d'autres. N'y a-t-il pas, au cœur de l'expérience protestante de foi, un souci et un amour du monde tel qu'il est et comme il va ?

Car la *communication* de l'expérience fait partie de l'expérience elle-même. On pourra avoir toutes les « révélations » que l'on veut, extatiques ou non, émotionnelles ou rationnelles, « pentecôtistes » ou « évangéliques », privées ou culturelles, qu'importe tout cela si la communication ne se fait pas ? Or pour que le message passe dans la modernité, il faut un langage et c'est à cette question d'un langage renouvelé que nous nous achoppons tous. Bonhoeffer avait bien posé le problème et il me paraît rester largement non résolu. Comment dirons-nous à l'avenir, quelle que soit notre appartenance, ce qui nous fait vivre ?

### 3. L'autorité des Ecritures

M'étant déjà exprimé sur ce point dans les thèses que j'ai rédigées à l'occasion du dialogue avec Henri Blocher (cf. *supra*), je serai plus bref. Plutôt que de revenir sur cette question